

I.E

# COUSIN GIRAUD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LALOUE ET SIMONNIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
des Nouveautés, le 24 Juillet 1828.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
~~~~~



PARIS.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
ANCIENNES ET NOUVELLES,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N<sup>o</sup>. 18.

—♦—  
1828.

PERSONNAGES.



ACTEURS.

GIRAUD.....	M. POTIER.
DURVIÈRE, ancien Commissaire des Guerres.....	M. ROGY.
ANACRÉON CYPRIEN, Bel esprit ridicule.....	M. GUÉNÉE.
VERMONT, Bourgeois, homme de 45 à 50 ans.....	M. CASANEUVE.
HENRIETTE, sa fille, jeune personne de 20 ans.....	M <sup>me</sup> GÉNOT.
M <sup>me</sup> GERVAIS, Gouvernante de la maison.....	M <sup>me</sup> FLORVAL.

*La Scène se passe aux environs de Dijon, chez les héritiers Giraud.*

N. B. S'adresser pour la musique des ouvrages représentés sur le théâtre des Nouveautés, à M. BEAUCOURT, chef d'orchestre dudit Théâtre.

Imprimerie de J.-É. HERHAN, rue Trainée-St.Eustache, n. 15,  
BREVETÉ DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BERRY.

LE

# COUSIN GIRAUD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le Théâtre représente une chambre meublée sans luxe ; à gauche une cheminée ; en face, la porte d'un cabinet ; dans le fond, la porte d'entrée principale ; à côté de cette porte est un buffet, dans lequel on voit des piles d'assiettes sur lesquelles sont des serviettes pliées, des bouteilles, des verres, un poulet rôti, et autres préparatifs pour un déjeuner.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> GERVAIS, seule ; elle achève de ranger, et vient s'asseoir.

Ah ! la, la, j'ai vraiment besoin de me reposer, je suis sur les dents !... (regardant la cheminée.) Allons, v'là l' feu qui n' va pas, à présent !... quand j' vous dis qu'il n'y a pas un moment de repos à avoir ici... quoi !... (elle se lève et va souffler le feu.) C'est dur, pour une ancienne domestique comme moi, de s' trouver la servante de maudits héritiers, après avoir été, pendant vingt ans, la gouvernante d'un vieux célibataire... quelle différence !... j'ai plus de mal avec eux d'puis qu'ils sont ici, que je n'en ai eu avec ce pauv' m'sieur Giraud pendant toute sa vie !...

AIR : *Muse des Bois.*

Je m'en souviens , du vivant d' mon pauv' maître ,  
Près d' lui j'étais assise auprès du feu ;  
Et quand sa main voulait le fair' renaitre ,  
En bonn' servant' moi je l'aidais un peu .  
Mais il n'est plus , et j'ai la mort dans l'âme ,  
Je laisse éteindr' tous les feux d' la maison ;

( *Elle souffle.* )

C'est difficil' de rallumer la flamme  
Quand au foyer n'y a plus qu'un vieux tison.

Heureusement c'est aujourd'hui que doit se faire l'ouverture du testament, et j'espère que tout ce monde là ne tardera pas à déguerpir. (*apercevant Henriette qui entre.*) Ah ! ah, v'la la p'tite nièce, mam'zelle Henriette... qu'est-ce qu'elle veut déjà, celle-là ?

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> GERVAIS, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant des fleurs.*

Bonjour, madame Gervais.

M<sup>me</sup> GERVAIS, *d'un air revêché.*

Bonjour, Mam'zelle.

HENRIETTE.

Je viens de chercher ce bouquet pour mon père, comme c'est aujourd'hui sa fête...

M<sup>me</sup> GERVAIS, *à part.*

Elle vient me dire ça à moi... qu'est-ce que ça me fait, que ce soit la fête de son père...

HENRIETTE.

Ces Messieurs ne sont pas encore revenus de la chasse ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Non, mais je crois qu'ils ne tarderont pas ; au surplus ils viendront quand ils voudront... le déjeuner est prêt... voilà un bon feu... ainsi...

HENRIETTE.

Cette chère madame Gervais... que d'ouvrage nous lui donnons!...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ma foi oui, Mam'zelle, c'est une grande fatigue pour moi... quand on a eu toute sa vie l'habitude de servir une personne seule, et que l'on s'en voit cinq sur les bras...

HENRIETTE.

Ce n'est pas pour long-temps!

M<sup>me</sup> GERVAIS.

A la bonne heure, mais en attendant, ça fait toujours cinq individus auxquels il faut que je réponde... et tous des esprits si différens... si extraordinaires!...

HENRIETTE

Si extraordinaires!...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Certainement!

AIR : *Vive une femme de tête.*

D'abord, Monsieur votre père,  
Mam'zell', soit dit en passant,  
Est un peu bourru, j'espère,

HENRIETTE.

C'est le bourru bienfaisant!

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Et c't' aut' qu'est si ridicule,  
Anacréon Cyprien?...

HENRIETTE.

Ignorez-vous qu'il postule  
Pour être académicien?  
Quand il déclame...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah! j' n'aim' guères  
Tous ses grands sentimens...

HENRIETTE.

Mais

Le commissaire des guerres?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Il est brav' depuis la paix :  
En parlant d' lui, l'on assure,  
Mais je vous le dis tout bas,  
Qu'il a gagné sa voiture  
Sur les souliers des soldats.

HENRIETTE.

Ce bon-Giraud si docile,  
Dites-moi, qu'en pensez-vous ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Il n'est, malgré c' t'air tranquille,  
Qu' timid', patient et doux...

HENRIETTE.

On le bafoue, on le gronde,  
De tous il porte l'humeur ;  
Bref, il est de tout le monde,  
Jci le souffre douleur,  
Il m'intéresse à ce titre.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Et vous faites bien, je croi ;  
Vous pouvez sur ce chapitre  
Vous en rapporter à moi :  
Le sujet où nous en sommes,  
Bien plus qu'à vous m'est connu ;  
Vous n'entendez rien aux hommes,  
Hélas ! moi, j'en ai tant vu !

HENRIETTE.

Je ne dis pas non, mais je crois que Giraud aurait aussi  
bien fait de ne pas venir pour la succession.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah ! dame ! pour ce qui est de ça, il est certain que le dé-  
funt, ne l'ayant pas vu. . .

HENRIETTE.

Il peut bien l'avoir oublié, puisque nous-mêmes nous ne  
pensions pas à lui ; cependant je crois que mon père m'a dit  
une fois que j'avais un cousin nommé Giraud, mais que per-  
sonne ne savait ce qu'il était devenu, ni ce qu'il faisait.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je le sais bien, moi, ce qu'il faisait... il faisait un métier qui lui a rapporté plus d'honneur que de profit.

( On entend la ritournelle du Chœur suivant.)

Ah! ah! voilà tous ces Messieurs, je vais donner un dernier coup-d'œil pour voir si l'on s'occupe du déjeuner. (à part.)  
Il n'y a rien de gourmands comme les héritiers!

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

HENRIETTE, VERMONT, DURVIÈRE,  
ANACRÉON.

CHOEUR.

AIR : *Ah! quel beau jour.* (Léocadie.)

Ah! quel beau jour que celui d'une chasse  
Qu'un bon repas après doit couronner!...  
Lorsque d'un lièvre on a perdu la trace,  
On en retrouve un autre à déjeuner!

HENRIETTE.

Eh bien! mon papa, avez-vous fait une bonne chasse?

VERMONT.

Pas trop, ma fille, pas trop.

( Il va s'asseoir auprès du feu.)

DURVIÈRE.

J'avoue que je n'avais pas non plus le coup-d'œil juste... ça vient de ce que j'ai fait la sottise de sortir à jeun.

ANACRÉON.

Il fallait donc prendre ce matin un verre de rhum... notre oncle en a laissé de très-bon, vrai Jamaïque,

DURVIÈRE.

C'est vrai... j'aurais dû y penser... rien ne m'est si préjudiciable que de sortir à jeun... Quand j'étais commissaire des guerres, étant aux armées, je ne sortais jamais sans avoir déjeuné... quelquefois même sans avoir dîné, enfin je n'aurais pas mis le pied dehors, sans avoir pris quelque chose.

ANACRÉON.

Et vous aviez raison !...

DURVIÈRE.

AIR : *De la Sentinelle.*

On me nommait le père des soldats,  
Et j'étais fier de leur courage;  
Quand ils volaient au milieu des combats,  
Moi, je volais... aux vivres et fourrage.  
Ne consultant que mon noble désir,  
Au champ d'honneur j'aurais bien pu les suivre,  
Mais je savais me retenir,  
Et si je craignais de mourir,  
C'était pour mieux les faire vivre.

VERMONT.

Ah ! le cousin est très-philantrope !

DURVIÈRE.

C'est mon faible... et là dessus je m'en vais prendre un air  
de feu.

( *Il va à la cheminée.* )

ANACRÉON.

Ah ça ! mais où est donc Giraud ? je croyais qu'il nous sui-  
vait...

VERMONT.

Il ne peut pas aller aussi vite que nous, c'est lui qui porte  
tout ; il a tous nos attirails de chasse ; il est chargé comme un  
mulet, ce pauvre diable !...

ANACRÉON.

Quel original que ce cousin Giraud !

DURVIÈRE.

Il est bon enfant, on lui fait toutes les farces que l'on veut,  
il ne se fâche jamais.

HENRIETTE.

Je regrette vraiment qu'il soit si timide, il est d'une dou-  
ceur, d'une complaisance...

VERMONT.

Pour de la complaisance, il n'en manque pas, c'est lui qui  
a fait cet inventaire du mobilier.

( *Il montre l'inventaire, et le serre dans sa poche.* )

DURVIÈRE.

Qui diable a été nous déterrer un cousin comme celui-là !...



on a été des siècles sans avoir de ses nouvelles. . . et puis voilà qu'il se présente au moment où l'on ne pensait plus à lui !

ANACRÉON.

Je lui disais tout-à-l'heure que j'allais être de l'Académie de Dijon ; eh bien ! il ne savait pas ce que je voulais lui dire , et il s'est mis à me rire au nez.

HENRIETTE.

Pourquoi aussi allez-vous lui parler d'Académie, qu'est-ce que vous voulez qu'il vous réponde ?

ANACRÉON.

Que voulez-vous, belle cousine, je ne puis parler de choses communes et insignifiantes. . . il faut toujours que ma conversation roule sur des sujets aimables, spirituels. . . l'esprit, c'est plus fort que moi. . .

DURVIÈRE, *qui a été voir au fond.*

Messieurs, je vous annonce le cousin Giraud, le voilà qui vient !. . .

ANACRÉON.

Ah bien ! mais, à la bonne heure !. . . qu'il arrive donc, ce bon cousin Giraud.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, GIRAUD, *il porte deux ou trois fusils, autant de carnassières et autres objets de chasse ; il paraît harrassé de fatigue.*

GIRAUD, *dans la coulisse.*

Me voilà !. . . me voilà !. . .

( Il entre. )

TOUS, *se levant pour voir entrer Giraud, et riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! quelle dégaine ! ah ! ah ! ah !

DURVIÈRE.

Allons donc, allons donc, lambinos !

VERMONT.

Il y a une heure que tu devrais être arrivé !

ANACRÉON.

Tu n'as donc ni activité, ni adresse ?

*Le Cousin.*

GIRAUD, *tirant un lièvre de sa carniassière.*

Je vous demande pardon, mon cousin... voilà un lièvre qui prouve au moins que j'ai le coup-d'œil juste.

ANACRÉON, *bas.*

Tais-toi donc, tu sais bien que nous sommes convenus que c'est moi qui l'ai tiré.

GIRAUD, *bas.*

Au fait, c'est avec votre fusil que je l'ai tué, c'est comme si c'était vous...

ANACRÉON, *aux autres.*

Il se figure que c'est lui qui l'a tué!...

GIRAUD.

Voulez-vous m'aider à me débarrasser? (*Anacréon lui tourne le dos, sans avoir l'air de l'entendre; et va se chauffer.*) Mon oncle Vermont, voulez-vous me faire le plaisir... (*Vermont, sans faire attention qu'on lui parle, va s'asseoir devant la cheminée.*) Cousin Durvière, si vous vouliez me donner un petit coup de main.

DURVIÈRE, *prenant une chaise, et la portant près de la cheminée.*

Quand j'étais commissaire des guerres, mon grand plaisir était de me chauffer.

HENRIETTE.

Eh bien! et ce pauvre Giraud, on le laisse là; attendez, attendez, mon cousin, je vais vous aider à vous débarrasser.

(*Elle l'aide à quitter tout ce qu'il porte; madame Gervais vient l'aider aussi.*)

GIRAUD.

Vous êtes bien bonne, ma cousine, je vous remercie.

DURVIÈRE.

C'est vraiment une bonne chose que le feu.

VERMONT.

Surtout quand il fait froid.

(*Giraud cherche à s'approcher de la cheminée, mais les autres prennent davantage leurs ébats, ils ont l'air de se parler entr'eux, et ne font pas attention à Giraud, qui passe tantôt un pied, tantôt une main à travers des chaises des autres, afin d'attraper un peu de chaleur du feu, mais il ne peut y parvenir.*)

( 117 )

TOUS.

AIR : *J'ai d'argent.*

Chauffons-nous ( bis. )

Que le feu brille

Et pétille.

Chauffons-nous, ( bis. )

En hiver rien n'est plus doux.

VERMONT.

Voulez-vous, cousin Giraud,

Nous apporter ce fagot ?...

( Giraud prend un fagot qui est dans un coin, et le met au feu. )

DURVIÈRE.

On n'est pas plus diligent !

ANACRÉON.

On n'est pas plus obligeant !

TOUS.

Chauffons-nous, etc.

( Pendant que les autres se chauffent, Giraud, sur le devant de la scène, secoue ses bras pour se réchauffer. )

VERMONT, à Anacréon.

*Même Air.*

Occupez-vous, mon neveu,

De bien attiser le feu,

Moi je vais souffler le bois.

GIRAUD.

Et moi, souffler dans mes doigts.

REPRISE, comme ci-dessus.

Chauffons-nous, ( bis. )

Que le feu brille, etc.

VERMONT.

Vous avez froid , Giraud . . .

GIRAUD.

Mais oui , je ne serais pas fâché de me chauffer un peu .

VERMONT.

Faites-moi le plaisir , pour vous échauffer . . .

GIRAUD.

De m'approcher du feu ? . . .

VERMONT.

Non , . . . de monter à ma chambre . . vous savez . . au quatrième . . . la porte en face . . . vous y trouverez ma tabatière que j'ai oubliée , vous me la descendrez . . voulez-vous ?

GIRAUD.

Vous rappelez-vous où vous l'avez laissée ?

VERMONT.

Attendez donc ! . . . je crois que c'est sur le coin de la cheminée à droite .

GIRAUD.

Je la vois d'ici . . vous n'avez pas oublié autre chose ? il ne m'en coûtera pas plus , ça ne fera toujours que quatre étages .

VERMONT.

Non , c'est tout ce qu'il me faut pour l'instant .

GIRAUD.

En ce cas , j'y vais .

( Il sort . )

## SCÈNE V.

LES MÊMES , *excepté* GIRAUD .

HENRIETTE.

Il ne sait rien refuser !

VERMONT.

Voilà que je retrouve ma tabatière . . rappelez-le donc ! . . Giraud ! Giraud ! . . .

ANACRÉON , *faisant un mouvement pour sortir* .

Ah ! bah ! qu'est-ce que ça fait ! . . il redescendra . . ah ! ça mais , à propos , c'est aujourd'hui que se fait l'ouverture du testament ; a-t-on préparé le salon ?

VERMONT.

C'est impossible ! tout est encombré de meubles et de paquets, il n'y a que cette pièce qui ne soit pas embarrassée.

DURVIÈRE.

Eh bien ! mais on s'en contentera... seulement il faudra la faire disposer convenablement,

ANACRÉON.

Et s'est-on assuré si le notaire viendra ?

DURVIÈRE.

Il n'y a pas de doute, d'ailleurs ce bon Giraud sait bien où il demeure, il aura bientôt donné un coup de pied jusques-là !... il a de fameuses jambes, Giraud !...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GERVAIS.

M<sup>me</sup> GERVAIS, *entrant.*

Le déjeuner est servi.

DURVIÈRE.

Fort bien, fort bien ; et nous a-t-on monté de ce petit vin blanc, que le cher oncle aimait tant ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je n'en sais rien ! (*à part.*) Hum ! sont-ils gourmands !

ANACRÉON.

C'est égal, nous saurons bien le trouver.

DURVIÈRE.

Et je vous réponds que nous ne l'épargnerons pas !

VERMONT.

Nous avons tant de toasts à porter !

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Nous boirons à votre courage !

DURVIÈRE.

À votre talent peu commun !

ANACRÉON.

Et puis, à mon premier ouvrage.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Eh ! quoi donc , parmi vous , sachez  
Ne pense à ce pauvre défunt !...

DURVIÈRE.

Ah ! parbleu , la plaisante histoire ;  
Puisqu'il n'est plus , en vérité ,  
On ne peut boire à sa santé.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Buvez au moins à sa mémoire !

DURVIÈRE.

Qu'est-ce que c'est , qu'est-ce que c'est ?... quand j'étais  
commissaire des guerres , je ne répondais aux domestiques que  
pour leur dire d'aller à la cave.

ANACRÉON.

C'est ça , mère Gervais , allez nous chercher le petit vin  
blanc.

M<sup>me</sup> GERVAIS , à part.

Plus souvent !

VERMONT.

Allons , allons , à table , en attendant l'ouverture de ce cher  
testament !...

CHOEUR.

AIR : *Il faut rire.* ( Dame Blanche.)

Au honneur , à l'ivresse ,  
Livrons-nous tous ici !  
A demain la richesse ,  
Le plaisir aujourd'hui !

(*Ils sortent tous , excepté madame Gervais.*)

## SCÈNE VII.

M<sup>me</sup> GERVAIS , puis GIRAUD , un peu après.  
DURVIÈRE ET HENRIETTE.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Hum ! la vilaine engeance que celle des héritiers... donnez-

vous donc bien de la peine à amasser quelque chose... pour qu'après votre mort... (*à Giraud qui entre.*) Allons donc, M. Giraud, on est à table!

GIRAUD.

On est à table? ah! bien tant mieux! car j'ai un appétit de chasseur... Eh bien! est-ce qu'ils sont enfermés?

DURVIÈRE, *paraissant, sa serviette à la main, et en train de manger; il appelle.*

Madame Gervais! madame Gervais!

GIRAUD.

Elle est là...

DURVIÈRE.

Ah! c'est le cousin Giraud!

GIRAUD.

Je n'ai pas trouvé la tabatière de mon oncle Vermont.

DURVIÈRE.

C'est bon, c'est bon... elle était dans sa poche.

GIRAUD.

Pardon, de vous avoir fait attendre, je ne savais pas qu'on était à déjeuner.

(*Il va pour entrer.*)

DURVIÈRE, *à la porte du cabinet.*

Ah! ça, mais il faut que tu déjeunes aussi, toi, mon garçon.

GIRAUD.

Mais oui, je mangerais volontiers un morceau.

DURVIÈRE.

Diable! comment allons-nous faire? la table est si petite! nous sommes déjà si gênés...

HENRIETTE, *se levant de table.*

Je vais céder ma place à mon cousin Giraud.

GIRAUD.

Ah! par exemple, ma cousine, j'aimerais mieux me passer de déjeuner que de vous déplacer... Je vais prier madame Gervais de me mettre ici une petite table.

DURVIÈRE.

Eh bien, mais c'est cela, dis à madame Gervais qu'elle te serve, que diable, tu es héritier comme nous.

GIRAUD, *avec bonhomie.*

C'est vrai.

DURVIÈRE.

Tiens, tu seras bien là... tu seras presque de la société.

( Il rentre dans le cabinet; Madame Gervais pose devant Giraud une petite table avec une serviette, une assiette, un couteau, une fourchette et rien pour manger; Giraud l'aide à mettre son petit couvert; ensuite il s'assied et étend sa serviette sur ses genoux, comme pour se préparer et attendant qu'on lui serve quelque chose. )

M<sup>me</sup>.GERVAIS.

Quoi! vous souffrez qu'on vous traite comme ça?

GIRAUD, montrant la table sur laquelle il n'y a rien.

Comment on me traite? mais il me semble que jusqu'à présent on ne me traite pas du tout.

M<sup>me</sup> GERVAIS, lui apportant une assiette servie.

Tenez, tenez. (elle le sert.) Vous ne vous apercevez pas que les héritiers se moquent de vous?

GIRAUD.

Vous croyez?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

J'en suis sûre, j'ai entendu leurs complots.

GIRAUD.

Eh bien, laissez-les faire.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Rebiffez-vous donc un peu.... n'êtes-vous pas autant qu'eux, ici?

GIRAUD, gaiement.

Au fait, c'est ce qu'ils me disaient tout-à-l'heure.

M<sup>me</sup> GERVAIS, le servant.

Qui sait seulement si vous avez quelque chose dans la succession?... Pourquoi aussi avez-vous tant tardé à venir? les autres étaient là depuis deux mois à l'entour de votre oncle; ils ne l'ont pas quitté pendant sa maladie, et vous, point du tout, vous êtes arrivé...

GIRAUD.

Je suis arrivé tout juste pour la cérémonie; j'ai été le conduire... pauvre oncle!... je regrette de ne l'avoir pas vu...

M<sup>me</sup> GERVAIS, à part.

Brave garçon! quelle différence avec ces gourmands de là-Jedans. (à Giraud.) Tenez, M. Giraud, on vous croit simple...



GIRAUD, *bonnement.*

Et l'on ne se trompe pas.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

On vous croit sans esprit...

GIRAUD.

On a peut-être raison; pourtant je ne suis pas plus bête qu'un autre... Est-ce que j'ai l'air plus bête que mon cousin Anacréon?...

M<sup>me</sup> GERVAIS, *vivement.*

Non, parce qu'avec moi vous n'êtes pas timide, vous êtes confiant, mais avec eux vous vous laissez fort mal mener, et ça m'étonne d'après ce que je sais sur votre compte.

GIRAUD, *guîment.*

Bah! est-ce que vous avez entendu parler de moi, par hasard?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Certainement, par un de vos amis intimes qui a beaucoup parlé de vous à votre oncle défunt, et qui lui a raconté qu'é tant avec vous à la Martinique... sur le...

GIRAUD, *l'interrompant.*

Madame Gervais... puisque je n'en ai rien dit ici...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah! mon dieu, il m'impatiente avec sa modestie!... c'est égal, je suis toujours bien aise de vous prouver que je sais que dans certaine affaire... (*riant.*) eh! eh! ce bon Giraud, avec son petit air... il a fait voir que dans l'occasion...

( Elle lui verse à boire. )

GIRAUD, *puvant.*

Oui, dans l'occasion...

M<sup>me</sup> GERVAIS, *lui apportant du vin qu'elle a été chercher dans une armoire.*

Tenez, buvez-moi ça; c'est de ce bon vin que je n'ai pas voulu donner à ces messieurs, ça vous vengera d'eux.

GIRAUD, *après avoir bu.*

Dieux! que la vengeance est douce!... (*tendant une seconde fois son verre.*) J'ai envie de me venger encore une fois...

( Il boit. )

M<sup>me</sup> GERVAIS.

D'où vient donc que vous vous laissez manquer?

Le Cousin.

GIRAUD.

Je ne crois pas qu'ils ont eu cette intention-là.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ils vous commandent comme à leur domestique.

GIRAUD.

Ils ne me commandent pas positivement, ils voient que je suis complaisant par caractère, .. ils me disent ; faites ceci, faites cela... alors... voyez-vous...

AIR : *Faut l'oublier.*

C'est d'amitié qu'on me commande,

C'est d'amitié que j'obéis !

Des parens sont tous des amis,

La liberté chez eux est grande.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

L'un vous regarde avec pitié,

En quolibets l'autre fourmille,

Par l'autr' vous êtes mystifié.

GIRAUD.

Tout cela se fait en famille,

C'est d'amitié.

(*On entend les héritiers à table rire et trinquer ; madame Gervais tire une clef de sa poche, et ouvre une armoire.*)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien ! mon cousin, a-t-on soin de vous ?... avez-vous déjeuné ?

GIRAUD.

Oui, grâce à vous...

(*à Gervais.*) HENRIETTE, à madame Gervais.

Au fait, il ne faut pas non plus, parce qu'il est arrivé le dernier...

( 19 )

M<sup>me</sup> GERVAIS.

C'est ce que je lui disais... pourquoi a-t-il tant tardé à venir...

HENRIETTE.

Ah ! pourquoi... je m'en doute bien !...

AIR : *L'hymen est un lien.*

Il est venu pédestrement,  
Quand nous étions arrivés en voiture,  
Et le défunt, tout me l'assure,  
En le traitant au moins d'indifférent,  
L'a rayé de son testament...

GIRAUD.

Un petit lot dans l'héritage  
Eût pourtant comblé mon espoir,  
Arriver trop tard, c'est dommage !  
Mais à notre oncle, au temple du village,  
J'ai pu rendre un dernier devoir ;  
Je n'ai pas perdu mon voyage.

HENRIETTE, *étonnée.*

Comment donc... c'est que ce n'est pas trop mal répondu.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Quand je vous disais que ce n'était pas le plus bête de la famille.

( *Elle sort.* )

## SCÈNE IX.

GIRAUD, HENRIETTE, VERMONT, DURVIÈRE,  
ANACRÉON.

ANACRÉON, *entrant.*

C'est moi... j'espère que j'ai fait honneur au déjeuner !

VERMONT, *en entrant.*

Ah ça ! mais le notaire ne vient pas, il faudrait pourtant que quelqu'un...

ANACRÉON.

Sans doute, il faut que quelqu'un aille le chercher.

DURVIÈRE.

S'il ne faisait pas si mauvais temps, je monterais à cheval, et d'un temps de galop... oup! je le ramènerais en croupe.

VERMONT.

Impossible, il pleut trop... on ne peut pas mettre un cheval dehors de ce temps-là.

GIRAUD.

Quand il pleuvrait, puisqu'il le faut.

ANACRÉON.

Au fait, il a raison, puisqu'il le faut. (*à Giraud.*) A ta place, moi j'irais...

GIRAUD.

Eh bien! c'est ça, allez y à ma place.

VERMONT.

Je vais y aller, moi.

HENRIETTE.

Ah! mon père!

GIRAUD.

Non, mon oncle, je ne souffrirai point... j'y vais... je vais trancher toutes les difficultés... c'est à deux pas.

ANACRÉON, *bas aux autres.*

Il va y aller, j'en étais sûr.

DURVIÈRE, *lui apportant un vieux parapluie.*

Tenez, mon ami!...

GIRAUD.

A la bonne heure, voilà la première attention qu'on a pour moi...

DURVIÈRE.

Messieurs, allons faire une partie de billard!

VERMONT et ANACRÉON.

Oui, c'est cela!... allons au billard!...

*Reprise du Chœur.*

Au bonheur, à l'ivresse,

Etc., etc.

( *Ils sortent par une coulisse, et Giraud sort par le fond; Henriette le reconduit d'un air de bienveillance.* )

## SCENE X.

HENRIETTE, *seule.*

C'est dommage qu'il soit un peu simple... j'aurais préféré m'adresser à lui pour ce couplet, dont j'ai besoin pour la fête de mon père... mais il paraît que c'est mon cousin Anacréon qui a tout l'esprit de la famille... aussi, je crois qu'il le sait bien... il est un peu fat, le cher Anacréon!... c'est un homme que je n'aimerais pas... il a trop de prétentions,

AIR : *Nouveau de M. Béancourt.*

Briller pour plaire,  
C'est vanité...  
Moi, je préfère  
Douceur, bonté,  
Esprit modeste,  
Cœur sans détours,  
Mieux que le reste,  
Charment toujours.

(BIS.)

Un petit maître  
Dans un salon,  
Séduit peut-être,  
Donne le ton...  
Tout lui fait croire  
Qu'il est charmant,  
Mais sa victoire  
Dure un moment.  
Briller pour plaire,  
Etc.

(BIS.)

## SCÈNE XI.

HENRIETTE, ANACRÉON.

HENRIETTE.

Ah ! vous voilà, cousin,

ANACRÉON.

Oui, ma belle cousine, j'ai profité d'un moment où Vecmont et Durvière se disputent sur un carambolage, et je suis accouru pour me rendre à vos ordres... c'est donc un couplet qu'il vous faut pour la fête du cher papa!... diable!... diable!...

HENRIETTE.

Comment, vous hésitez maintenant!...

ANACRÉON. !

Du tout! du tout! hésiter pour un couplet... et un couplet pour un père... pour la nature... moi qui suis l'amant de la nature.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GIRAUD.

ANACRÉON, *sans l'apercevoir.*

Et je ne la vois pas, la nature, comme le vulgaires des hommes.

HENRIETTE.

Vous avez trop d'esprit pour être un homme ordinaire.

ANACRÉON.

Pour moi, tout est rempli d'illusions! tout est vaporeux et romantique.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver*

Je crois voir un riant coteau  
Dans le caillou, dans la bruyère;  
Gros Pierre auprès de son troupeau  
Est pour moi l'amant de Glicère.  
La marre où folâtre un canard,  
C'est un ruisseau qui doucement murmure;  
Enfin, la pluie et le brouillard  
Sont les larmes de la nature.

GIRAUD, *étendant son parapluie pour le faire sécher.*  
En ce cas, il paraît que la nature a diablement pleuré aujourd'hui, voyez plutôt mon parapluie et ma redingotte.

ANACRÉON.

Comment te voilà déjà de retour, toi?

GIRAUD.

Je n'ai pas trouvé le notaire chez lui, mais il doit venir dans peu d'instans, il était allé dresser l'acte de séparation de deux époux, dont il avait fait le contrat de mariage il y a six semaines.

ANACRÉON.

Madame Gervais ! madame Gervais ! allons, il faut préparer cette salle pour recevoir le notaire. (*il appelle.*) Madame Gervais ! Madame Gervais !

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GERVAIS.

M<sup>me</sup> GERVAIS, *tenant un balai de bouleau.*

Me v'là ! me v'là ! on ne peut pas être partout.

ANACRÉON.

Il faut pourtant balayer cette pièce ; nous n'avons de libre que cette antichambre, qu'il faut transformer en salon.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Je n'ai pas quatre bras non plus !... d'ailleurs j'ai affaire à la cuisine.

HENRIETTE, *à Anacréon.*

Surtout, mon cousin, n'oubliez pas mon couplet.

ANACRÉON.

Soyez tranquille, belle cousine, c'est comme s'il était fait...

HENRIETTE, *sortant, à Giraud.*

Au revoir, cousin Giraud.

(*Elle sort.*)

### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* HENRIETTE.

ANACRÉON, *d'un ton d'autorité.*

Allons, voyons, madame Gervais, en finirons-nous ?

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Mon dieu !... eh bien ! c'est bon ! on va le faire !... ( à part.) Hum, parler comme ça à une femme de mon âge, (elle essaye de balayer.) comme si j'avais la force d'une jeunesse de quinze ans... ( Elle s'arrête, et s'appuie sur son balai ; comme excédée de fatigue, et toute essoufflée. ) Ah ! ah ! ah !

GIRAUD, à part.

Ah ! cette pauvre madame Gervais !... ils n'en ont pas pitié. ( haut. ) Vous êtes seule ici pour le service ?...

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Mon dieu oui !...

GIRAUD.

Allons, allons ; voyons, madame Gervais, asseyez-vous, donnez-moi ça, (il lui prend le balai de boulaudes mains. ) ça sera bientôt fait.

M<sup>me</sup> GERVAIS.

Ah ! M. Giraud !... ah ! comment, vous, le propre neveu du défunt.

GIRAUD.

C'est justement pour ça, c'est parce que je suis propre neveu...

*On entend appeler.*

Madame Gervais ! madame Gervais !

GIRAUD.

D'ailleurs, tenez, voilà qu'on vous appelle !

M<sup>me</sup> GERVAIS.

On y va ! on y va ! le brave garçon ! ( Elle sort. )

## SCÈNE XV.

ANACREON, GIRAUD.

ANACREON, tenant son crayon et ses tablettes.

Il faut donc faire un couplet. ( Il s'assied. )

GIRAUD, tenant le balai de bouleau.

Balayons l'appartement !

ANACREON.

Que diable est-ce que je vais dire ?...

GIRAUD.

Je suis curieux de voir faire un couplet à mon cousin, l'homme d'esprit.



ANACRÉON.

J'aurais préféré de la prose.

GIRAUD.

J'aurais préféré un balai de crin.

ANACRÉON.

Parce que de la prose, ça rime toujours assez.

GIRAUD.

Un balai de crin ça ne raje pas le plancher comme ça...

ANACRÉON, *s'apercevant que Giraud le regarde.*

Balaye donc !

GIRAUD.

Faites donc votre couplet.

ANACRÉON.

Il est charmant, il croit bonnement que ça se fait comme ça, tu ne sais pas ce que c'est qu'un couplet, tu ne t'en doutes seulement pas.

GIRAUD.

Oh ! pardonnez - moi, je m'en doute... c'est quelque chose qui vous embarrasse.

ANACRÉON, *cherchant dans sa tête.*

Diable de couplet!...

GIRAUD, *balayant.*

Diable de balai de bouleau !

ANACRÉON, *composant.*

Mon cher papa!...

GIRAUD, *à part, balayant.*

Ah ! le voilà en train !

ANACRÉON, *composant.*

Mon cher papa. (*regardant Giraud qui balaye.*) A-t-il l'air gauche à balayer. (*composant.*) Mon cher papa !

GIRAUD, *à part.*

Encore son cher papa... il ne sortira pas de là.

ANACRÉON, *composant.*

« En ce beau jour, d'une aussi belle fête... »

GIRAUD, *à part, retenant un éclat de rire.*

Oh ! oh ! oh ! Anacréon !

ANACRÉON, *composant.*

En ce beau jour, d'une si belle fête... cher papa!...

GIRAUD, *à part, avec bonté.*

Il faut pourtant l'avertir. (*haut.*) Dites donc?...

ANACRÉON, *composant.*

D'une si belle fête...

*Le Cousin.*

GIRAUD.

Dites donc, cousin... Anacréon!

ANACRÉON.

Veux-tu bien me laisser tranquille... (*composant.*) D'une si belle fête...

GIRAUD.

Non, vrai, c'est que ça ne peut pas rester...

ANACRÉON.

Est-ce que tu comprends quelque chose à ça, toi? c'est de l'hébreu pour toi!

GIRAUD, *à part.*

Si seulement c'était français.

ANACRÉON, *composant.*

En ce beau jour, d'une si belle fête...

(*Il cherche.*)

GIRAUD.

Le beau jour d'une belle fête, pléonasme... Anacréon... pléonasme.

ANACRÉON, *riant.*

Hein? tu sais ce que c'est qu'un pléonasme, toi?

GIRAUD, *balayant.*

Oui, mon cousin (*il balaye un côté qu'il vient déjà de balayer.*) Eh bien! qu'est-ce que je fais donc? j'ai déjà balayé ce coin-là... j'allais faire aussi un pléonasme, moi.

ANACRÉON, *à lui-même.*

Il faut donc rayer ce premier vers... mais je ne sais que mettre à la place.

(*Il cherche.*)

GIRAUD.

Le premier vers est toujours facile à trouver... surtout pour des couplets de fête... tout est bon pour ça. (*il cherche.*) « Que ces fleurs, en ce jour prospère... »

ANACRÉON, *écrivait sur ses tablettes.*

Attends, ne vas pas si vite... ce n'est pas mal, ça... ce n'est pas mal du tout.

GIRAUD, *balayant.*

Vous trouvez?

ANACRÉON.

Que ces fleurs, en ce jour prospère... Dis donc, un instant, après que ces fleurs, en ce jour prospère... qu'est-ce que je pourrais bien mettre?

GIRAUD.

Heim?...)

ANACRÉON.

Après ce premier vers ?

GIRAUD.

Eh bien , après le premier vers , faut mettre le second.

ANACRÉON.

Tu dis donc... que ces fleurs , en ce jour prospère...

GIRAUD.

Je dis ça... ou toute autre chose.

ANACRÉON.

Non , c'est bien... après , voyons !

GIRAUD.

Ah ! mon dieu , c'est bien facile ; c'est que , voyez-vous , mon ouvrage presse , le notaire va venir... cette pauvre madame Gervais serait grondée ;... et comme je me suis chargé...

ANACRÉON , *lui offrant le crayon.*

Je t'en prie... Nous disions que ces fleurs , en ce jour prospère... Tiens , voici le crayon , ne perds pas tes idées , moi je ne suis pas en verve , aujourd'hui.

GIRAUD.

Comment voulez-vous que je prenne le crayon?... je tiens le manche à balai... à moins que vous ne vouliez changer.....

( *Lui montrant le manche à balai.* )

ANACRÉON , *à part.*

Au fait , j'ai promis à la petite cousine... et l'heure s'avance , il n'y a personne... ( *haut.* ) Eh bien , oui , tiens... échangeons.

AIR : *Gentille fiancée.*

Tiens , voilà mes tablettes ;

( *Il les lui remet.* )

Donne-moi ton balsa.

( *Il le prend.* )

Nos deux tâches sont prêtes ,  
Travaillons sans délai.

( 28 )

( *Giraud prend les tablettes et écrit, Anacréon le balai et commence à balayer.* )

Que ton esprit pétille.

GIRAUD.

Balayez proprement.

ANACRÉON.

Soigne bien la famille.

GIRAUD.

Et vous l'appartement.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HENRIETTE, derrière.

*Suite de l'Air.*

GIRAUD ET ANACRÉON.

Ah ! quelle différence !  
Et pour moi quelle aisance !  
Dans mon travail j'avance  
Sans oppositions !  
Travaillons,  
Balayons.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Ah ! quelle complaisance !  
Car c'est Giraud, je pense,  
Qui lui fait sa romance ;  
Mais silence, écoutons !  
Attendons...  
Écoutons !

( *Giraud compose et Anacréon balaye.* )

ANACRÉON.

Voici le cousin Durvière !

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DURVIÈRE, ensuite VERMONT.

DURVIÈRE et VERMONT.

Que vois-je!

DURVIÈRE, à Anacréon.

Comment, cousin, un homme comme vous!... ah! ah!  
fi donc!

ANACRÉON.

C'est que, voyez-vous, Giraud était bien fatigué!... (*bas à Giraud.*) As-tu fini?

GIRAUD.

Oui, tenez.

(*Il lui donne les tablettes.*)

ANACRÉON, à Henriette.

Voici le couplet que je viens de composer pour vous.

HENRIETTE, avec ironie.

Que vous venez de composer, vous!... (*après avoir lu le couplet.*) C'est très-bien!... vous écrivez avec une grâce... une facilité... en vérité, il a un talent... ce cher Anacréon!...

ANACRÉON.

Oui, j'ai assez de facilité...

GIRAUD.

Oui, il a beaucoup de facilité... pour...

(*Il fait le geste de balayer.*)

ANACRÉON.

Au surplus, c'est un rien qui va devoir tout son prix à la voix de notre aimable cousine.

HENRIETTE.

Ah ça! mais, sur quel air est-il, votre couplet?

ANACRÉON.

Sur quel air?

HENRIETTE.

Oui.

ANACRÉON, *bas à Giraud.*

Dis donc... sur quel air?

GIRAUD.

La la la la la lère! . . .

ANACRÉON, à *Henriette*.

La la la la la lère! . . .

HENRIETTE.

Après?

ANACRÉON, *bas à Giraud*.

Après?

GIRAUD.

La la la la la la! . . .

ANACRÉON, à *Henriette*.

La la la la la la! . . .

HENRIETTE.

Il paraît que vous n'êtes pas plus sûr de l'air que des paroles.

DURVIÈRE.

Ah ça! mais, pourquoi donc tous ces chuchottements?

VERMONT.

Oui, quelle est la raison d'un pareil mystère? . . .

HENRIETTE, *lui donnant le couplet*.

Je vais vous en instruire.

AIR : *Et voilà comme ça s'arrange.*

Tantôt Anacréon devait,  
Faire un couplet pour votre fête,  
Mais malgré son nom, il paraît  
Q'Anacréon n'est pas poète :  
Pour suppléer à ses talens,  
Il imita dans cette affaire,  
Maints personnages importans  
Qui seraient tous des ignorans  
Sans l'esprit de leur secrétaire.

VERMONT.

En effet, c'est de l'écriture de Giraud.

HENRIETTE.

Je le lui ai vu composer, le couplet est bien de lui.

TOUTS.

Comment, de lui?

ANACRÉON.

O mystification!

DURVIÈRE.

Comment, Giraud fait des couplets! . . .

TOUS , *excepté Giraud.*

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Quelle aventure surprenante !  
Vit-on rien de plus étonnant?...  
Vraiment sa pensée est charmante !  
Et c'est un homme de talent.

DURVIÈRE , *à part.*

Il a fait ce couplet de fête...  
Lui, du talent, qui l'aurait dit ?  
C'est dommage qu'il soit si bête ,  
Car il a vraiment de l'esprit.

TOUS.

Quelle aventure , etc.

ANACRÉON *à part.*

Quelle aventure surprenante !  
Hélas ! combien je me repents  
D'avoir eu l'idée imprudente  
De recourir à ses talents !...

GIRAUD , *à part.*

L'aventure est vraiment plaisante ,  
Je regrette pour mon parent  
Que ma muse trop complaisante  
Lui cause un pareil accident.

ENSEMBLE.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES , M<sup>me</sup> GERVAIS.

M<sup>me</sup> GERVAIS , *en entrant.*

Il y a quelqu'un qui demande à parler aux héritiers  
Giraud.

VERMONT.

C'est bon , nous y allons.

REPRISE.

Quelle aventure , etc.

*(Vermont, Durvière, Anacréon et madame Gervais sortent.)*

## SCENE XIX.

GIRAUD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Dites-donc, dites-donc, M. Giraud!... où allez-vous donc comme ça!... Ecoutez donc un peu, ici... j'ai à vous gronder.

GIRAUD.

Ça me fera bien plaisir.

HENRIETTE.

Savez-vous, Monsieur, que votre conduite est affreuse... comment...

AIR : *De l'Angelus.*

Chacun de nous, dans la maison,  
S'en rapportant à l'apparence,  
Vous croyait sans instruction,  
Et quand vous gardiez le silence,  
On vous accusait d'ignorance;  
Point du tout, vous montrez soudain  
Des talens que l'esprit seconde;  
Allez, Monsieur, c'est bien vilain  
De tromper ainsi tout le monde.

GIRAUD.

J'avoue que je suis dans mon tort.

HENRIETTE.

Mais pourquoi donc alors souffrez-vous que chacun vous commande?

GIRAUD.

Depuis long-temps j'en ai l'habitude... on m'a presque toujours commandé.

HENRIETTE.

Comment, les parens qui vous ont élevé...

GIRAUD.

Je n'ai pas connu d'autres parens que notre grand oncle, que je n'ai jamais eu le bonheur de voir.



HENRIETTE.

Pauvre cousin... vous étiez donc seul sur la terre ?

GIRAUD.

Ah! mon dieu oui... il y avait deux heures que j'étais au monde, quand ma mère mourut...

HENRIETTE.

Et votre père?...

GIRAUD.

Ah! mon père, c'est autre-chose... il était mort six mois avant,

HENRIETTE.

Mais qui vous a donc élevé ?

GIRAUD.

Un voisin de ma nourrice eut pitié de moi... il avait quatre enfans, je fis le cinquième... c'était un ancien capitaine de vaisseau, le meilleur homme du monde, mais brusque!... comme un marin, il ne se gênait pas, quand ses fils le contraignaient, pour... (*il fait le geste de lever la main pour frapper quelqu'un.*) Il eut la générosité de me traiter absolument comme ses enfans!... pas plus de préférence pour eux que pour moi... digne homme!... il me mit en pension, et mourut cinq ans après... alors la famille me mit à la porte.

HENRIETTE.

Est-il possible ?

GIRAUD.

Ah! mon dieu oui, et cela sans un sou vaillant.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Cet homme à peine eut quitté sa demeure,  
Que sa famille me chassa;  
Mais je pris mon parti sur l'heure,  
Et par bonheur, le service était là.

HENRIETTE.

Eh quoi! valet?...

GIRAUD.

Je l'aurais pu, peut-être...  
Mais au fond du cœur je me dis :  
Je ne servirai pas un maître  
Quand je puis servir mon pays.

HENRIETTE.

Comment vous... vous militaire, mon cousin ?

*Le Cousin,*

GIRAUD.

Oui, dans la marine! . . .

HENRIETTE.

Serait-il vrai?

GIRAUD.

Je sais bien que je n'ai pas l'air d'un héros, mais voyez-vous, à bord, on ne regarde pas à la taille, il ne faut pas être un colosse pour monter à l'abordage! . . . j'en ai connu plus d'un qui était petit, et que ça n'a pas empêché de faire son chemin; quelquefois un matelot peut devenir. . .

HENRIETTE.

En vérité, vous me surprenez, et maintenant j'irais jusqu'à croire que vous vous êtes distingué par vos exploits.

GIRAUD.

Ah! mon dieu, pas plus que les autres! . . . je faisais mon devoir comme tous les soldats de l'équipage. . . rien d'extraordinaire; cependant un jour, à l'abordage, le capitaine de la frégate était serré de près; je m'élançai vivement devant lui, et j'eus le bonheur de recevoir à sa place, un coup de sabre assez bien appliqué par parenthèse; il m'assura qu'il me devait la vie, moi qui n'en étais pas mort, je trouvais que j'avais fait une chose toute naturelle; lui, il me soutint que c'était une belle action, je n'ai pas voulu le contrarier, parce qu'un chef. . . alors il me fit donner un petit bout de ruban. . . qui doit être par là. . .

( *Il tire de sa poche un petit souvenir dans lequel sont un ruban et une petite croix de la Légion d'honneur.* )

HENRIETTE, très-étonnée.

Est-il possible? vous. . . et pourquoi ne portez-vous pas votre décoration?

GIRAUD.

Je la porte habituellement, mais je m'en vais vous dire; en venant ici, ne connaissant pas quel était le caractère de mes chers parens, et à peu près sûr de ne rien avoir dans l'héritage, je m'attendais à être un peu mystifié, ce qui est arrivé; pour moi, je suis naturellement tranquille et patient, et ça m'était tout-à-fait égal; mais si j'avais porté mon ruban à ma boutonnière, cela les aurait peut-être un peu gênés.

HENRIETTE, à part.

Que de raison et de bonté!

GIRAUD.

Voilà pourquoi j'ai mis ma décoration dans ma poche... elle est là, du côté gauche, dans ce souvenir... comme une amie dont on ne veut jamais se séparer.

HENRIETTE, *avec intérêt.*

Et si une personne, qui vous porte beaucoup d'intérêt, vous priaient de vous en parer pour l'amour d'elle ?

GIRAUD.

Ici je ne le ferais pas, à moins pourtant que cette personne ce fût vous.

HENRIETTE, *tendrement.*

Eh bien ! c'est moi...

GIRAUD, *même jeu.*

En ce cas, j'obéis.

( *Il tire le ruban de son souvenir, et le donne à Henriette.* )

HENRIETTE, *tenant le ruban après lequel est la croix.*

AIR : *On n'offense pas une belle.*

Donnez, que j'attache moi-même  
Sur vous, ce signe glorieux !

GIRAUD.

Placé par une main que j'aime,  
Il va m'être bien précieux...

HENRIETTE.

C'est le prix de votre vaillance !...

GIRAUD.

Quand je reçus cette récompense  
Je fus ému d'un tel honneur ! (bis.)  
C'est la seconde fois, je pense,  
Que ma croix fait battre mon cœur.

HENRIETTE, *à part, reprend avec lui.*

Tout le bien que de lui je pense,  
Fait à présent battre mon cœur.

GIRAUD.

On vient, ce n'est que pour vous seule que je veux en être fier.  
( *Il ferme le revers de sa redingote.* )

## SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DURVIÈRE, VERMONT, *tenant un acte*,  
ANACRÉON, M<sup>me</sup> GERVAIS.

ANACRÉON, *en entrant*.

Quelle contrariété, le notaire ne peut pas venir !

VERMONT.

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait, puisqu'il nous envoie une expédition du testament.

DURVIÈRE.

Ah oui ! au fait, nous saurons toujours à quoi nous en tenir en attendant le fonctionnaire public.

VERMONT.

Voici la copie de l'acte.

DURVIÈRE.

Donnez, papa Vermont... je vais la lire. (*il prend le papier et lit.*) « Pardevant, etc. Je donne et lègue à mon » frère Nicolas Vermont, mon domaine de Lussac, à la » charge par lui des petites rentes dont il est grevé.

VERMONT.

Diable ! des petites rentes, il faut voir cela !...

DURVIÈRE, *lisant*.

« Je partage le reste de mes propriétés immobilières par » portions égales, entre mon cousin Durvière et mon neveu » Cyprien.

ANACRÉON.

C'est chacun quarante mille francs.

DURVIÈRE, *lisant*.

« Enfin, quant à ma nièce, je lui donne une somme de trente » mille francs pour dot, à condition qu'elle épousera Ana- » créon Cyprien.

HENRIETTE, *tristement*.

Ah ! mon dieu !

GIRAUD, *à part*.

Il se pourrait !

DURVIÈRE, *achevant de lire*.

« A condition qu'elle épousera son cousin Cyprien... ou » toute autre personne de ma famille.

HENRIETTE, *gâtant.*

Ah ! c'est bien différent.

( *Elle regarde Giraud.* )

M<sup>me</sup> GERVAIS, *à Henriette.*

Eh ben ! Mam'zelle, M. Giraud n'a rien... j'y avais bien dit, on n'a pas pensé à lui.

HENRIETTE.

Si... quelqu'un y pense...

GIRAUD, *qui a jeté les yeux sur le testament.*

Allons, continuez, cousin, il y a encore quelque chose.

DURVIÈRE.

Ah ! c'est fini à présent, le reste ne doit pas être bien intéressant.

GIRAUD.

C'est égal, lisez toujours.

DURVIÈRE, *lisant.*

« Attendu qu'à l'exception de mon neveu Giraud...

GIRAUD.

Comment ce bon oncle a pensé à moi quand il n'y avait plus rien !...

TOUS.

Il a pensé à lui !

DURVIÈRE, *lisant.*

« Attendu qu'à l'exception de mon neveu Giraud, tous mes » parens m'ont entouré pendant ma maladie. (*mouvement de » satisfaction et d'adhésion.*) Attendu que mon dit neveu est » le seul que je n'ai pas vu...

ANACRÉON.

Ah ! voilà, il fallait venir...

GIRAUD.

Il fallait le pouvoir.

DURVIÈRE, *continuant de lire.*

« Le seul qui ne m'ait pas tourmenté à mes derniers mo- » mens, et qui ait eu la délicatesse de me laisser mourir » tranquille...

TOUS, *d'un mouvement d'humeur.*

Ciel !

GIRAUD, *achevant la lecture.*

« Je casse, par la présente clause, tous les articles anté- » rieurs, et institue Giraud mon légataire universel. »

( *Mouvement d'humeur plus prononcé.* )

AIR *final du Plus beau jour de la vie.*

ANACRÉON, DURVIÈRE, VERMONT.

C'est une erreur ! c'est une extravagance !  
Et de nous tous vous vous moquez ici ;  
Notre parent, par colère ou démence ,  
Aurait-il pu nous maltraiter ainsi ?  
C'est une erreur ! c'est une extravagance !  
Et de nous tous vous vous moquez ici.

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET M<sup>me</sup> GERVAIS.

C'est un bonheur ! c'est une récompense !  
Que le destin lui réservait ici ;  
Ce bon Giraud, pour tant de patience ,  
Méritait bien qu'on le traitât ainsi !  
C'est un bonheur ! c'est une récompense !  
Que le destin lui réservait ici.

GIRAUD.

En vos yeux seuls ayez donc confiance ,  
Lisez encore...

ANACRÉON, VERMONT ET DURVIÈRE, *après avoir examiné le testament.*

Je reste anéanti !  
J'enrage !

HENRIETTE, GIRAUD, M<sup>me</sup> GERVAIS.

J'espère.

ANACRÉON, VERMONT, DURVIÈRE.

Je suis en colère !

Vit-on jamais chose plus singulière !  
L'oncle, sans contredit,  
Avait perdu l'esprit.

GIRAUD.

Vit-on jamais chose plus singulière !  
Qui l'aurait jamais dit ?...  
Ah ! j'en perdrai l'esprit.

ENSEMBLE.

HENRIETTE, M<sup>me</sup> GERVAIS.

Vit-on jamais chose plus singulière !  
Qui l'aurait jamais dit ?  
L'oncle avait de l'esprit.

DURVIÈRE.

Ce dernier procédé du défunt est très-mal... Quand j'étais  
Commissaire des guerres...

ANACRÉON.

C'est une indignité!... oh ! le mauvais parent !

VERMONT, à Giraud.

Il est certain que mon frère a beaucoup trop fait pour vous.

GIRAUD.

Eh bien ! mes chers parens, vous voilà tous éloignés de moi,  
comme si j'étais encore pauvre... Allons, voyons, rapprochez-  
vous, et apprenez enfin à me connaître.

AIR : *Vive la lithographie.*

Orphelin, dès mon jeune âge,  
Sans fortune et sans appui,  
J'appris qu'avec du courage  
On peut se passer d'autrui;  
Embarqué comme soldat,  
Je fus brave... par état;  
A mon premier coup de feu  
Pourtant je tremblais un peu;  
Mais il paraît qu'on se forme  
Au risque d'être tué,  
Car souvent mon uniforme  
Par les balles fut troué;  
Puisque je ne suis pas mort,  
Et qu'héritier est mon sort,  
Je tiens, en homme prudent,  
A bien placer mon argent.

( à madame Gervais. )

Vous, ma vieille et bonne mère,  
Près de moi, restez toujours;  
Vous consoliez ma misère,  
Je soutiendrai vos vieux jours.

( à Henriette. )

Henriette, mon desir  
Serait de vous enrichir,  
Mais de vous j'attends un bien,  
Que ne peut payer le mien.

( Il regarde Vermont d'un air de lui demander son son-

*sentement, Vermont fait un signe de satisfaction et d'adhésion.*

*( aux héritiers. )*

Entre nous, de l'héritage  
Que vous convoitiez, je crai,  
Faisons un égal partage,  
Soyez heureux comme moi !

*( Etonnement des héritiers. )*

HENRIETTE.

Pour trouver moins surprenans  
Ses généreux sentimens,  
Apprenez que de l'honneur  
La croix brille sur son cœur !

*( Elle retourne le revers de la redingote de Giraud, et montre la croix qui décore sa boutonnière. )*

GIRAUD.

O mon oncle ! ô mon bon père !  
De ton bien, selon tes vœux,  
J'ai su disposer, j'espère,  
Puisque j'ai fait des heureux.

*( au Public. )*

Messieurs, si ma parenté,  
En étranger m'a traité,  
Ah ! qu'un Public bienveillant,  
Ce soir, me traite en parent !  
Prêtez-moi votre indulgence,  
Et le secours de vos mains,  
Car tout irait mal, je pense,  
Si nous n'étions pas cousins.

20 JY 63

FIN.